



INAUGURATION ET BÉNÉDICTION

DES USINES DE

FILATURE, TISSAGE ET TEINTURERIE

DE LA

SOCIÉTÉ COTONNIÈRE LORRAINE

A VAL-ET-CHATILLON

(Meurthe-et-Moselle)

12 NOVEMBRE 1902



NANCY

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE DE L'EST

51, Rue Saint-Dizier, 51

1902



INAUGURATION & BÉNÉDICTION

DES USINES DE

FILATURE, TISSAGE & TEINTURERIE

DE LA

SOCIÉTÉ COTONNIÈRE LORRAINE

A VAL-ET-CHATILLON

(Meurthe-et-Moselle)

12 Novembre 1902

Le mercredi 12 novembre 1902 ont eu lieu l'inauguration et la bénédiction des usines de filature, tissage et teinturerie que la *Société Cotonnière lorraine* vient de faire construire à Val-et-Châtillon.

Ces belles cérémonies ont été favorisées par un soleil splendide et une température d'une douceur exceptionnelle, toutes circonstances qui mettaient en relief les beautés automnales de la vallée et complétaient admirablement la fête.

Le Conseil d'administration avait invité tous les actionnaires de la Société, tout le personnel des usines, les entrepreneurs et ouvriers qui les ont construites, et de nombreux habitants de la région, notamment ceux des communes de Val-et-Châtillon et de Petitmont. Mais il faut reprendre en détail et dès le début les différentes phases de la cérémonie.

Le 11 novembre, à cinq heures du soir, les admi-

nistrateurs présents se réunissent dans la salle des machines à vapeur, où, en présence d'un nombreux personnel, M^{me} Veillon, femme du sympathique administrateur-délégué, ouvre la valve permettant à la vapeur de pénétrer pour la première fois dans les cylindres. L'immense volant opère lentement sa première révolution, et le moteur se met en marche avec une douceur qui n'exclut point cependant le sentiment de la force développée par cette machine de six cents chevaux vapeur.

Un commutateur est tourné, et l'usine entière s'inonde des flots de la lumière électrique : lampes à incandescence dans la filature, lampes à arc renversées dans le tissage. Ce premier acte de l'inauguration assure à la cérémonie du lendemain le concours indispensable de cette belle lumière.

Le 12 novembre au matin, conformément à une décision du conseil d'administration, il est remis une gratification à tous les ouvriers et ouvrières, tant ceux qui font partie du personnel de l'usine que ceux qui, sous la direction de l'entrepreneur, ont contribué à la construction.

Ces gratifications sont ainsi fixées : 5 francs par ouvrier âgé de plus de vingt ans ; 4 francs par ouvrière âgée de plus de vingt ans ; 3 francs par ouvrier ou ouvrière âgé de moins de vingt ans.

Dans la matinée, de nombreux invités arrivent, et à dix heures et demie se célèbre dans l'église du Val une messe solennelle. M. le Curé du Val officie, assisté et entouré de MM. les Curés des communes environnantes et de plusieurs prêtres, origi-

naires du pays. Les assistants, en tête desquels se trouvent les membres du Conseil d'administration, sont trop nombreux pour pouvoir pénétrer tous dans l'église et refluent jusque sur le parvis. Pendant l'office, plusieurs morceaux sont chantés avec grand talent, par des amateurs dévoués.

La quête est faite par M^{lles} Marie de Klopstein et Yvonne Mercier.

A midi, un déjeuner intime réunit les administrateurs et leurs familles et proches dans les salles de réception des tissus et filés, au rez-de-chaussée des bureaux de l'usine. Ces deux salles, parfaitement décorées, sont garnies de faisceaux de drapeaux, de guirlandes de feuillage et de panoplies, formées de pièces industrielles : elles doivent servir également, dans l'après-midi, pour le lunch offert aux actionnaires et invités. Leur décoration a été exécutée par les soins et sur l'initiative de M. Plass, sous-directeur de la filature.

Le train de deux heures amène en gare de Cirey-sur-Vezouze de nombreux actionnaires et invités.

Des voitures les attendent et les transportent rapidement au Val, de sorte qu'à trois heures de l'après-midi, heure fixée pour la bénédiction, tout le monde se trouve réuni.

La première partie de cette cérémonie doit se dérouler dans la salle de préparation du tissage, grande et superbe salle, de dimensions prévues en vue d'un agrandissement futur des usines ; elle a été décorée avec beaucoup de goût par M. Hergott, directeur de la teinturerie.

A trois heures précises, plus de quinze cents personnes, actionnaires, invités, ouvriers, habitants du Val, de Petitmont. etc... se pressent dans cette salle, lorsque le Conseil d'administration et M. le curé du Val prennent place sur l'estrade qui leur a été préparée.

Le président du Conseil déclare la séance ouverte. et immédiatement se produit un incident non prévu au programme, mais qui a profondément ému tous les assistants. Une délégation des ouvriers de l'usine s'avance, portant les uns une belle corbeille de fleurs, les autres une superbe œuvre d'art, « La Liseuse », de Détrier, représentant une ouvrière assise, lisant un livre sur les pages duquel se trouvent inscrites les lignes suivantes :

« Une bonne ménagère, c'est le trésor de la famille. » « Le travail, c'est la prospérité ; la paresse, c'est la misère. »

La délégation se compose de :

MM. LORRAIN (Louis).	MM. CLIPFELD (Fourier).
SCHMITT (Auguste).	BLAISE (Jean).
ROMARY (Paul).	VOINSON (Charles).
LABOLLE (LUCIEN).	LORRAIN (Émile).
VIOLENT (Ernest).	ROMARY (Louis).

Elle offre la corbeille de fleurs et l'œuvre d'art de Détrier à M. VEILLON, administrateur-délégué de la Société, dont, par une heureuse coïncidence, c'est aujourd'hui la fête personnelle ; et l'un de ses mem-

bres, M. LORRAIN (Louis), prononce les paroles suivantes :

« Monsieur VEILLON,

« Nous avons salué l'aurore de ce jour avec un
« empressement particulier. Depuis longtemps nos
« esprits et nos cœurs se sont occupés de la solen-
« nité de ce grand jour. Quelle est donc l'importante
« et douce chose qui nous réunit autour de vous,
« monsieur VEILLON, et comment exprimer ce que
« nous pensons ?

« Votre saint patron serait plus éloquent s'il dai-
« gnait prendre la parole et interpréter nos senti-
« ments près de vous. Votre affection nous est
« connue, monsieur VEILLON, aussi nous nous
« enhardissons à vous dire bien simplement que
« nous vous souhaitons une bonne et heureuse fête,
« et que nous formons des vœux pour le succès et
« la prospérité de votre grande et magnifique usine,
« dans laquelle nous nous réjouissons de déployer
« les forces de notre intelligence et de notre activité.

« Nos vœux sont inspirés par les sentiments de la
« reconnaissance la plus profonde.

« Ayant reçu de votre part les témoignages multi-
« pliés de votre dévouement sans bornes à nos
« intérêts les plus chers, nous sommes heureux de
« vous dire un merci du cœur et vous promettons de
« vous donner par nos efforts dans le travail et la
« discipline, la plus douce des satisfactions.

« Nous prions le Seigneur de vous accorder de
« longs et heureux jours, ainsi qu'à la digne compa-

« gne qui vous seconde à faire le bien avec tant de
« dévouement.

« Daignez, monsieur Veillon, agréer avec ce
« bouquet et ce souvenir, ce faible hommage de
« notre respectueuse gratitude.

« Vivent monsieur et madame Veillon !!

« Vive la Cotonnière lorraine !! »

Ces paroles sont couvertes d'applaudissements par toute l'assistance touchée de cette manifestation sincère de l'affection des ouvriers, manifestation d'autant plus significative que tous, ouvriers et employés tant de l'usine que de l'entreprise de construction y ont participé.

M. Veillon, le plus ému de tous, descend de l'estrade pour serrer la main aux membres de la délégation et les remercie chaleureusement : « De toutes les joies que lui réserve cette belle journée, leur dit-il, celle qu'il vient d'éprouver est la plus grande, et il ne saurait exprimer combien il a été surtout sensible à la si délicate pensée d'associer le nom de M^{me} Veillon à une manifestation aussi flatteuse pour elle et pour lui. »

Les applaudissements redoublent et M. Veillon reprenant sa place sur l'estrade et s'adressant à toute l'assemblée, s'exprime en ces termes :

« Mesdames, Messieurs.

« L'année dernière le 15 septembre, à cette même heure, la Société Cotonnière lorraine venait au monde : on en posait la première pierre. Aujourd'hui, c'est-à-dire quatorze mois après sa naissance, notre

usine est construite et outillée pour sa mise en train dans quelques jours. Sans doute, nous n'avons pas la prétention de vous assurer que sa vie industrielle sera pleine et entière avant quelques semaines. Mais nous sommes heureux de pouvoir assurer que, dès la fin de ce mois, aura commencé le travail productif et normal.

« Lorsque nous posions, l'an dernier, notre première pierre, j'exprimais toutes nos espérances. Permettez-moi de vous les rappeler, pour que vous puissiez constater dans quelle mesure elles se sont réalisées, les unes et les autres.

« Je disais d'abord que l'ouvrier nous réservait sa bonne volonté et sa sympathie, et que de notre côté nous lui réservions un accueil cordial, une direction juste et la promesse que tout le possible serait fait pour qu'il aimât à vivre dans son atelier. Notre espoir n'a pas été déçu ! L'ouvrier a compris les efforts que nous avons faits pour créer, à Val-et-Châtillon, une usine moderne dans sa construction et son outillage, moderne dans son esprit que nous maintiendrons conforme aux sentiments particuliers de notre main-d'œuvre, et sympathique au mouvement social que nous avons déjà prévu en assurant une part de nos bénéfices à la caisse ouvrière de secours et retraites qui sera prochainement organisée d'après nos statuts.

« L'ouvrier a répondu à notre appel dès le premier jour. Il a collaboré à notre œuvre avec une endurance et un entrain dont nous tenons à le remercier, publiquement et hautement. Il continuera

à nous apporter son concours empressé : après avoir construit, il fabriquera ; il trouvera dans notre usine les satisfactions de bien-être et de salaire qu'il espérait ; il y trouvera surtout la justice et la cordialité des relations avec ses patrons. Nous conservons la plus grande confiance dans ses capacités et nous ne doutons pas que son savoir-faire industriel sera vivement approprié aux nouveaux efforts et à la nouvelle fabrication que nous lui demandons.

« Je disais aussi, le 15 septembre 1901, que notre usine rendrait le Val plus grand et plus prospère.

« Le Val, *plus grand*, c'est incontestable.

« Le Val, *plus prospère*, existe depuis un an. Il continuera cette heureuse existence : accordez-nous seulement quelque temps pour cette œuvre qui va suivre celle que nous venons d'accomplir.

« Cette œuvre a été considérable : commencée en septembre 1901, poursuivie sans relâche pendant un hiver très clément qui nous réjouissait, elle a été suspendue partiellement au printemps. Si vous voulez bien ajouter à ces événements, indépendants de notre bonne volonté, la construction du sous-sol particulièrement difficile dans la vallée où, sans doute, vous trouverez l'usine bien et coquettement installée, vous nous excuserez d'être en retard de deux mois pour l'inauguration d'une industrie qui couvre plus de dix mille mètres carrés, construits et outillés.

« Ayant assisté personnellement au développement de nos travaux, permettez-moi de rendre un

hommage mérité à tous ceux qui ont contribué à vous les présenter aujourd'hui, tels que vous pouvez en juger. Il est évident pour tous que notre usine est très moderne, comme je le disais tout à l'heure, et parfaitement outillée. Nous le devons à MM. JOLLY, POUILLAIN et C^{ie}, nos architectes ; à M. J. CLAUDE, notre entrepreneur général des travaux ; à MM. BERGER, ANDRÉ, pour la machine à vapeur ; à MM. J. MUNIER et C^{ie}, pour les chaudières et le poutrage métallique ; à la *Société alsacienne de Mulhouse*, pour le matériel de filature ; à la Maison HONEGGER DE RUTI, pour le matériel de tissage ; à notre directeur M. LÉPOUTRE, et à tous nos *collaborateurs*. Ne pouvant donner tous les noms de ceux qui ont coopéré à l'œuvre, qu'il me soit permis de les remercier de tout cœur pour la diligence et l'exactitude apportées dans la construction et le montage, et de dire l'impression heureuse causée dans la région par ce résultat. Je tiens aussi à ajouter que pendant ces quatorze mois de travaux variés, pénibles souvent, dangereux quelquefois, nous n'avons pas eu d'accidents sérieux à déplorer : et nous pouvons dire avec une joie profonde que parmi tous ceux qui ont participé à la création de cette usine, chacun restera valide physiquement, et moralement satisfait. Cette heureuse constatation m'amène à vous dire que, si nous avons été ainsi favorisés, c'est que nous avons bien posé notre première pierre.

« Aujourd'hui, alors que nous allons commencer la seconde partie de notre tâche, c'est-à-dire la mise en train et la prospérité industrielle de notre usine,

je viens demander à M. le curé du Val et à ses honorés confrères qui l'entourent, et que je remercie d'être venus avec tant de sympathie et d'empressement, de vouloir bien attirer et conserver la protection de Dieu sur nos ateliers. Je demande personnellement et hautement que notre usine soit bénie. Je me doute qu'à notre époque, un tel acte semblera étrange à quelques-uns et assez « moyen âge » ! à l'avance, je réponds fièrement : Nous ne sommes pas arriérés, à Val-et-Châtillon ! Nous sommes tous d'accord, patrons et ouvriers, pour conserver nos mœurs saines, nos vieux et heureux principes, parce qu'à chaque instant de l'existence, dans le deuil comme dans la joie, ils nous servent de traits d'union intime.

« De nos jours, on bénit peu : le même respect humain retient ceux qui demandent comme ceux qui reçoivent la moindre bénédiction. Cependant un navire n'est pas lancé sur la mer sans que, du haut du pont, le prêtre vienne répandre sur lui et ses matelots la protection divine. Que notre usine soit comme ce navire qu'il est encore permis de bénir ! La coque est puissante, le pont solide ! Le pavillon flotte jeune et gonflé d'espérances en d'heureuses victoires. Les matelots, ce sont nos ouvriers fidèles et dévoués qui trouveront, sur le pont, leurs chefs pleins d'ardeur et de confiance ! Que la traversée nous soit heureuse ! Que Dieu nous protège contre les tempêtes qui sont, pour notre usine, les accidents, les affaires difficiles, les grèves, et qu'Il nous réserve toujours beaucoup de ciel bleu à notre horizon ! »

Le discours de M. Veillon est couvert d'applaudissements et, lorsque le silence se rétablit, M. Mercier, président du conseil d'administration, se lève et, prenant la parole à son tour, s'exprime ainsi :

« Mesdames, Messieurs.

« Prendre la parole dans une cérémonie aussi émouvante que celle qui nous réunit aujourd'hui est pour moi un grand honneur et un grand plaisir.

« Mais, avant de vous faire part des sentiments qui me pénètrent, je dois, en ma qualité de président du Conseil d'administration, vous présenter les excuses de MM. Frédéric de Klopstein et d'Hausen qui, empêchés, l'un par une affaire urgente, l'autre par la maladie, ne peuvent pas être aujourd'hui des nôtres, et m'ont prié de vous exprimer leurs profonds regrets. De même, votre conseiller général et concitoyen, M. Jean de Klopstein est, bien malgré lui, absent aujourd'hui, et a adressé à notre administrateur-délégué, une lettre que je vous demande la permission de vous lire :

« Cher Monsieur,

« Comme je vous l'ai annoncé ces jours derniers, il ne m'est pas possible d'assister à la fête de la bénédiction de la Société Cotonnière lorraine.

« Voudriez-vous avoir l'amabilité d'en exprimer à l'assistance tous mes regrets les plus vifs et sincères. Je ne doute pas, d'ailleurs, que tous y croient, car ils savent combien les événements qui sont heureux pour le Val ont toujours eu le don de m'émouvoir.

« Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de
« mes sentiments les meilleurs, et pour vous, et
« pour l'œuvre que vous pouvez être fier de présen-
« ter le 12.

« J. DE KLOPSTEIN. »

« Vous jugerez du reste avec moi que ces Mes-
sieurs nous ont donné une preuve indéniable de
l'intérêt qu'ils portent à la Société Cotonnière lor-
raine en choisissant, pour les représenter parmi
nous, des délégués aussi sympathiques que gra-
cieux : si la présence de M^{me} et de M^{el} d'Hausen,
de M^{me} Jean de Klopstein, de M^{lle} Marie de Klops-
tein ne nous ont pas fait oublier complètement
l'absence de nos collègues et amis, je déclare
cependant, dût cette franchise leur déplaire, que la
présence de ces dames atténue beaucoup nos regrets.

« Je n'ajouterai que peu de mots, Mesdames et
Messieurs, aux émouvantes paroles que vient de
vous adresser M. VEILLON ; il a fait ressortir devant
vous toutes les perfections de l'usine que vous avez
sous les yeux : installations judicieusement conçues,
bâtiments et matériel réunissant tous les progrès
connus à ce jour, constructions effectuées dans le
temps prévu et sans accidents.

« Ces heureuses conditions n'ont pu être réalisées,
vous vous en doutez bien, que grâce à une main
dirigeante expérimentée, à la fois douce et ferme,
patient et tenace, embrassant l'ensemble sans né-
gliger les détails : cette main, je n'ai pas besoin de
vous la nommer.

« Aussi, quand tout à l'heure j'entendais notre

administrateur-délégué adresser à tous ses collaborateurs, jusqu'aux plus modestes, des éloges et des remerciements si bien mérités, je pensais qu'il me restait à combler une lacune dont il ne semble pas se douter. Il n'est pas besoin d'avoir été, comme moi, initié aux détails de la construction de cette manufacture pour savoir que la pensée créatrice, la conception judicieuse, l'exécution irréprochable, tout cela est l'œuvre de mon ami M. VEILLON. Tous nos actionnaires le savent, tous les habitants du Val en ont été les témoins admirateurs, tout le monde industriel de l'Est le sait ; il semble donc que mon témoignage en cette circonstance soit une superfétation ; il n'est toutefois pas inutile que le président de votre Conseil d'administration vienne, dans cette cérémonie qui est en quelque sorte le couronnement de l'œuvre de notre ami, lui exprimer nos remerciements communs.

« Je ne voudrais pas renoncer à la parole sans causer, quelques instants, avec nos ouvriers actuels et futurs qui sont, je le sais, en grand nombre dans cette réunion.

« Ils connaissent notre administrateur-délégué depuis de longues années ; ils l'ont apprécié comme chef d'usine, ils l'apprécient tous les jours comme maire ; je puis donc dire qu'ils le connaissent, s'il est possible, mieux que nous-même.

« Aussi, me comprendront-ils parfaitement quand je leur dirai que tout le Conseil d'administration de la Société Cotonnière lorraine est animé vis-à-vis d'eux des sentiments qui ont attiré leur affection à M. VEILLON.

« Ils en ont eu une première preuve dans les avantages que nous avons institués en leur faveur dans les statuts de la Société ; d'autres preuves suivront à mesure du développement de la vie sociale ; et s'il ne peut être question de supprimer la discipline, sans laquelle il n'y a pas d'effort commun possible, du moins sera-t-elle tempérée par les considérations d'humanité. Enfin, nous chercherons toujours, en patrons soucieux de leurs devoirs et de leur responsabilité, à améliorer la situation matérielle et morale de nos ouvriers.

« Je ne veux pas, Mesdames et Messieurs, vous retenir plus longtemps ; je termine donc, en remerciant toutes les personnes qui ont bien voulu assister à cette cérémonie :

« Vous, ministres de Dieu, qui allez appeler sur notre œuvre les bénédictions célestes ;

« Vous, Messieurs les Actionnaires, qui vous êtes imposé un déplacement toujours pénible en cette saison ;

« Vous, Messieurs les Administrateurs de la commune de Val-et-Châtillon, avec lesquels nous avons de si excellents rapports, qui se sont récemment traduits par un contrat resserrant les liens qui nous unissent ;

« Vous, habitants du Val, de Petitmont et des communes environnantes, qui êtes venus nous donner une précieuse marque d'intérêt ;

« Vous enfin, et surtout nos ouvriers actuels et futurs, qui venez de manifester devant nous vos sentiments d'une façon si émouvante, et dont la pré-

sence ici est la preuve de la sympathie qui lie tous les membres de la Société Cotonnière lorraine, gage certain de sa prospérité dans l'avenir. »

Ces paroles sont vivement applaudies, et le président donne la parole à M. le Curé de Val-et-Châtillon, qui prononce l'allocution suivante :

« Ouvriers, mes chers amis, mon premier mot sera pour vous. Laissez-moi, en commençant, vous remercier des bonnes paroles que vous venez de prononcer. A les entendre, on sentait qu'elles étaient inspirées par la reconnaissance la plus affectueuse et par la conviction la plus profonde, qu'elles étaient méritées et justement adressées à l'homme dévoué qui a voulu être du Val, y fixer sa vie et y rester pour vous donner à tous l'exemple du travail et du respect aux choses religieuses.

« Monsieur le Président, votre parole autorisée a rendu à sa haute intelligence, à la grandeur de son dévouement, le plus précieux des témoignages, et, vous l'avez dit, ce n'était que justice.

« Monsieur Veillon, permettez à votre curé de vous payer à son tour le tribut de sa gratitude. Il est heureux et fier de se trouver en communauté de sentiments avec tous vos amis et vos chers ouvriers.

« Mesdames et Messieurs, vous ne m'en voudrez point, n'est-ce pas, de laisser de côté les choses de l'industrie ; d'autres plus expérimentés que moi vous en ont parlé en termes techniques et vous en reparleront plus d'une fois. Vous ne m'en voudrez point, si je ne proclame pas bien haut les aptitudes

des membres de votre bureau d'administration. Tous vous les connaissez, et votre choix tombant sur leurs personnes était une reconnaissance de leurs qualités industrielles. Vous ne m'en voudrez point si je ne loue pas davantage la confiance des actionnaires remettant sans crainte leurs épargnes et leur fortune entre les mains d'un seul homme, tant ils sont certains de son habileté et de sa conscience. Vous ne m'en voudrez pas enfin, si je m'autorise de votre sympathie et de l'affection réciproque qui m'unit à eux, pour indiquer aux ouvriers les qualités qui distinguent l'ouvrier chrétien.

« L'Apôtre les a, pour eux, résumées en ces mots : *Nunc manent fides, spes et caritas, major autem caritas est.* Il vous faut, ouvriers, la foi, l'espérance et par dessus tout la charité.

« Mes chers amis, il vous faut la foi. Je ne parle pas de cette vertu qui donne à l'Eglise et aux vérités qu'elle enseigne notre acquiescement complet. Celle-là, vous l'avez, je le sais, et je puis en témoigner publiquement.

« Mais il vous faut la foi en vous-mêmes ; c'est-à-dire que vous saurez faire fructifier les dons reçus de la Providence, sans vous laisser gagner par le découragement. Quelquefois la difficulté arrête la meilleure volonté, terrasse le plus fort courage. Loin de vous le découragement ! Relevez-vous, et que pour vous, si le mot impossible n'est ni Français ni Chrétien, il ne soit pas davantage Ouvrier !

« Il faut *la foi en votre travail.* — Le travail, justement rémunéré donne le pain quotidien, non seule-

ment à celui qui l'accomplit, mais, la plupart du temps, à la mère et à ses enfants. Comprenez-vous maintenant que si vous voulez que ces êtres si chers attendent tout, avec confiance, de votre travail, il faut que vous ayez vous-mêmes confiance en lui ? sans pourtant cesser un instant d'en assurer le succès par une conduite noble, régulière, éloignée de tout excès, dans le labeur et la fatigue, comme dans les plaisirs qui, hélas ! cherchent de tous côtés à entraîner l'ouvrier.

« Il vous faut *la foi en vos chefs*. — Une armée dont les soldats n'ont plus confiance dans leurs chefs est une armée perdue, et l'histoire des guerres anciennes et contemporaines en ont donné et en donnent tous les jours la preuve évidente.

« Vous aussi, mes chers amis, vous formez une armée. Vous n'allez pas à la conquête des régions lointaines, ni à la défense de votre pays. Mais vous allez à la conquête d'un foyer où l'aisance règnera, parce que vous y aurez établi l'économie. Vous allez à la défense de ce même foyer, dont tant d'ennemis menacent le pain et la tranquillité. A une armée, il faut de bons officiers : Vous connaissez vos chefs, pendant plusieurs années, mais surtout depuis un an, ils ont partagé vos travaux. Vous n'ignorez ni leurs capacités industrielles, ni la bienveillance dont ils sont animés à votre égard. Tel, dans une armée, est le général en chef, tels sont les officiers : vous connaissez le nom et le cœur de votre grand Chef ; tous, à son exemple, vous dirigeront avec justice et impartialité. Cependant, il faut

le reconnaître, si l'obéissance a des moments bien durs, le commandement, lui aussi, a ses épines : Souvenez-vous-en pour augmenter votre foi en vos chefs.

« Il vous faut *la foi en la Providence*. — Considérez les oiseaux : ils ne sèment ni ne récoltent, ils n'ont ni cellier, ni grenier, et cependant Dieu les nourrit ; or, combien lui êtes-vous plus chers que des oiseaux ! Considérez les lys, et voyez comme ils croissent, ils ne travaillent ni ne filent, et cependant, Salomon même, dans sa magnificence, n'a jamais été vêtu comme aucun d'eux. Si Dieu a soin de vêtir de la sorte une herbe qui est aujourd'hui, et demain sera détruite, combien aura-t-il plus soin de vous vêtir !

« Malgré les promesses du Sauveur, souvenez-vous du vieux proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Votre foi en la Providence fera germer dans vos âmes une confiance entière dans sa toute-puissante bonté et naître sur vos lèvres une prière fervente ; mais cette foi sera accompagnée d'œuvres qui surgiront de votre volonté et prouveront votre concours aux desseins de la Providence.

« La foi, voilà la première vertu de l'ouvrier chrétien.

« L'espérance est la seconde.

« Notre espérance aura deux objets : les choses du temps et de l'éternité, la vie matérielle et la vie spirituelle.

« A la vie matérielle, deux choses sont nécessaires : la santé et le travail, la santé et le salaire.

« La santé, je vous l'ai dit, ne la compromettez pas, même par l'excès dans le travail. Quelques-uns, sur ce point, se sont livrés à un labeur excessif, qu'il a fallu payer plus tard par le repos forcé de la maladie. Ailleurs, l'ouvrier est réduit, pour ainsi dire, à renier le Dieu de sa première communion, à violer le jour du dimanche : il faut travailler les sept jours de la semaine, et ne plus songer au repos si bien mérité du septième. Ici votre dimanche sera libre, profitez-en pour accomplir vos devoirs envers Dieu, resserrer les liens de la famille, que les absences de la semaine avaient peut-être quelque peu dénoués, et surtout prendre le repos si dignement gagné par six jours de travail.

« Le pape Léon XIII, surnommé le pape des ouvriers, dans une lettre admirable, sollicite des patrons le juste salaire qui récompense le travail et permet à la famille de vivre; mais il signale en même temps les dangers auxquels il est exposé. Oui, trop souvent, avant d'arriver à la maison, le salaire reçoit en route de nombreux accrocs; ou bien encore, arrivé intact à la maison, la ménagère ne préside point à sa distribution.

« Voilà deux obstacles au bien que peut produire le juste salaire. Au lieu de faire un *mea culpa* résolu, l'inimitié s'établit entre le patron et l'ouvrier; on oublie trop souvent qu'il y a eu et qu'il y aura toujours des payants et des payés, des hommes occupant les divers degrés de l'échelle sociale, et ces malheureux par leur propre faute, s'imaginent que, la destruction de tout ce qu'ils haïssent, opérée,

tout sera pour le mieux. Ouvrez l'histoire et vous verrez que si quelques-uns ont réussi à pêcher en eau trouble, le plus grand nombre est resté pauvre. Oh ! mes chers amis, n'écoutez point ces utopistes. D'ailleurs, votre parole, vous l'avez donnée, vous avez promis de joindre vos efforts à ceux de votre patron, de travailler de concert avec lui à la prospérité et à la solidité de la Société Lorraine ; vous serez hommes de cœur et d'honneur, et ainsi la gloire de votre usine deviendra votre propre gloire : que ce soit votre cri d'espérance !

« Mais pour fortifier cette espérance si avantageuse à la vie matérielle, il faut lever les yeux et les cœurs : *Sursum corda*.

« Quelques maîtres aveuglés par une éducation sans Dieu, ou plongés dans une vie toute mondaine, ou éblouis par une heureuse fortune sans pareille, ont oublié la parole du Psalmiste : « *Si Dieu ne garde point la cité, c'est en vain que la sentinelle la protège* » ; ils n'ont pas su dire comme Jeanne d'Arc : « *Nous bataillerons et Dieu donnera la victoire* », et leur vie tout entière s'écoule, non seulement sans donner un signe de religion qui prouve en eux un reste de foi, mais, au contraire à montrer, et par leurs paroles, et par leur conduite, qu'ils ne croient ni à Dieu, ni à l'immortalité de l'âme ; et ils s'étonnent quand l'ouvrier, relevant la tête, se rappelle qu'il est créé libre et qu'il secoue avec énergie l'esclavage qui pèse sur lui. Ici, tout vous est leçon pour imprimer profondément dans vos âmes les espérances éternelles. Tout sera chrétien dans cette usine, les

personnes et les choses, tout entretiendra en vous la pensée d'un Dieu rémunérateur du travail, et cette pensée fera de vous des ouvriers patients, soumis à leurs chefs comme à Dieu lui-même, et le divin Ouvrier de Nazareth. un jour, appellera, pour régner avec lui, l'ouvrier qui aura travaillé avec lui et pour lui.

« *Nunc manent fidès, spes et caritas.* Il vous faut, mes chers amis, la foi et l'espérance ; la charité vous est encore plus nécessaire : *Caritas autem major est.*

« Que sera cette charité en vous ? Elle sera de votre part, à l'égard de vos maîtres, l'affection dans l'obéissance ; elle sera entre vous le grand lien de la solidarité.

« Elle sera, ai-je dit, à l'égard de vos chefs, l'affection dans l'obéissance. L'obéissance, qu'elle se pratique dans la famille, dans l'armée, dans l'usine, exige le renoncement ; mais *ubi amatur, non laboratur*, là où l'amour dirige, il n'y a nulle fatigue. Or, vous le savez, vous êtes aimés, vous serez aimés, cependant souvenez-vous que l'affection n'exclut pas la correction ; au contraire, la correction est le témoignage de l'affection. Mais, si vous êtes aimés, il vous en coûtera peu d'aimer à votre tour, et alors votre travail ne sera point le travail de l'esclave qui n'agit que sous l'œil du maître, ni celui de l'ouvrier rapace, qui ne voit que l'or et l'argent gagnés, mais le travail d'un ami, qui n'a que ce moyen d'exprimer son affection, Ah ! si cette union des cœurs règne dans votre usine, c'est déjà la vie de la famille.

« Elle sera, entre vous, le lien le plus fort de la

solidarité. Saint Jean redisait autrefois aux chrétiens : Aimez-vous les uns les autres ; et quand ils se plaignaient à lui de répéter toujours la même chose. C'est là tout le commandement, disait-il. Je ne puis mieux dire que l'Apôtre bien aimé : Aimez-vous les uns les autres, et prouvez-le par vos œuvres.

« Vous aurez toujours des pauvres parmi vous : Si vous avez peu, donnez peu ; si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; mais donnez de bon cœur. »

« Vous aurez toujours des malades, des affligés au milieu de vous. A l'aumône matérielle, joignez l'aumône spirituelle.

« Aimez-vous les uns les autres, et alors de vous comme des premiers chrétiens, on dira : « Voyez comme ils s'aiment, ils ne font qu'un cœur et qu'une âme. »

« Telles sont les vertus de l'ouvrier chrétien, telles seront les vertus des ouvriers de *la Lorraine*, j'en ai la douce confiance.

« Réjouissez-vous, mesdames, messieurs, vous tous qui avez apporté à cette œuvre votre concours ; avec de tels ouvriers, cette œuvre ne peut que croître et s'agrandir. Réjouissez-vous, monsieur Veillon ; car, je le vois, tous brûlent du désir de vous aider. Soyez-en remerciés, mes chers amis. et tous ensemble, redisons à l'Usine Lorraine et à son fondateur bien-aimé : *Ad multos annos* ; à de nombreuses et belles années. »

L'assemblée entière applaudit le discours de M. le curé, et immédiatement la cérémonie de la bénédiction commence. Afin de la rendre moins longue tout en bénissant spécialement chaque partie des usines, messieurs les prêtres assistants ont bien voulu prêter leur concours et se divisent de la façon suivante, en huit cortèges :

Bureaux de l'usine : M. le curé de Cirey-sur-Vezouze.

Atelier de réparations /
Maison du concierge } M. l'abbé RATAIRE.

Filature et salle des batteurs : M. l'abbé PETITCOLAS.

Tissage et salle de préparation : M. le curé de Petitmont.

Teinturerie et magasins à cotons : M. le curé de Parux.

Bureaux du moulin

Logement du roiturier / M. l'abbé PIANT.

Ecuries

Cités ouvrières : M. l'abbé UMBRICHT.

Machine à vapeur

Chaudières / M. le curé
Halle aux câbles \ de Val-et-Châtillon.

Chaque cortège se dirige vers la partie qui lui est attribuée, accompagné du chef de service de cette partie et suivi par les invités, au gré de leurs préférences.

Après la bénédiction, tous les assistants se répandent dans l'usine, en visitant longuement les différentes parties, de jour d'abord, puis plus tard sous les flots de la lumière électrique.

A cinq heures, un lunch et des rafraîchissements sont offerts aux actionnaires, invités et aux ouvriers. La plus grande cordialité règne, et partout l'on boit à la prospérité de l'usine.

A sept heures du soir, un grand banquet réunit les administrateurs, les architectes et entrepreneurs, le personnel de l'usine, les monteurs encore présents et des délégations d'ouvriers des différents ateliers. Ce banquet, comme le déjeuner et le lunch, est servi par M. Schweninger, propriétaire de l'hôtel de l'Europe à Nancy, auquel on ne peut qu'adresser les félicitations les plus méritées.

Pendant le banquet, la plus grande gaité règne. et au champagne, M. Mercier se lève et dit :

« Ne craignez pas, messieurs, que je vous fasse un discours : j'en ai fait un cet après-midi, c'est assez d'un par jour, et dépasser ce chiffre ne serait pas hygiénique ! Je veux seulement vous faire part d'un souvenir que j'évoque en voyant assis à mes côtés votre honorable adjoint, M. Albert Blaise. Cela me rappelle qu'il y a maintenant trente ans, j'avais l'honneur d'être ici même, au Val, son locataire. Dès cette époque, j'avais un profond attachement pour le Val et sa belle vallée : ce sentiment, depuis, s'est constamment fortifié, et des journées comme celle-ci ne sont pas faites pour l'affaiblir !

« Je suis donc ému plus que je ne saurais dire en nous voyant aujourd'hui tous réunis, ne formant pour ainsi dire qu'une famille dont tous les membres sont unis, non seulement par des liens industriels, mais encore par des sentiments réciproques d'estime

et d'affection. Et puisque nous sommes en famille, je vous invite à boire à la santé d'un des membres de cette famille dont c'est aujourd'hui la fête, et qui a tous les droits possibles à notre profonde et affectueuse reconnaissance pour tout ce qu'il a fait ici. A la santé de M. Veillon !! »

Ce toast est acclamé; puis bientôt M. Veillon se lève à son tour et dit :

« Provoqué si aimablement par le toast de M. Mercier, je ne puis me dispenser d'y répondre en remerciant encore une fois le personnel et les ouvriers d'avoir fixé à jamais le souvenir d'une journée aussi considérable par son importance et par les joies qu'elle m'a procurées. J'exprime à M. Mercier toute ma reconnaissance pour les paroles qu'il vient de prononcer. J'ai remercié, cet après-midi, les collaborateurs qui ont coopéré à la création et à l'outillage de l'usine, mais il convient aussi de remercier ceux qui seront les ouvriers de demain, c'est-à-dire les fabricants.

« Je termine en souhaitant une heureuse santé à la *Société Cotonnière lorraine*; à son président du conseil d'administration; à Monsieur Henri Mercier, administrateur présent; à Messieurs Frédéric de Klopstein et d'Hausen, administrateurs, empêchés à leur grand regret d'assister à cette belle cérémonie d'inauguration, et enfin à Monsieur Georges Lepoutre, directeur de l'usine. »

Ces paroles sont couvertes d'applaudissements et

tous les verres se lèvent, en même temps que retentit l'acclamation : « Vive la Cotonnière lorraine ! »

Le café servi et les cigares allumés, la gaité s'accroît. les artistes musiciens et chanteurs de l'assistance se font entendre et se succèdent sans interruption pour le plus grand plaisir des convives, si bien que quand on se sépare et se quitte bien à regret, il est une heure du matin.

Terminons, en disant que, dans la journée, plusieurs télégrammes de félicitations étaient arrivés de la part d'actionnaires et d'amis, qui n'avaient pas pu venir assister à la fête Citons MM. VEILLON père, MARY-RENARD, ALEXANDRE, actionnaires habitant tous trois Alençon, JARDIN, industriel à Roisel, etc...

La bénédiction des usines de Val-et-Châtillon a donc été, sous tous les rapports, une belle journée qui a clôturé dignement la période de construction déjà si favorisée, comme l'a constaté dans son discours M. l'administrateur-délégué. Que le Seigneur continue à couvrir ces usines de sa protection, et leur donne une vie industrielle répondant aux espérances que leurs débuts font concevoir !

